

Les Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 57, numéro 2, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104710ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104710ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1989). Les Pages de Journal. *Assurances*, 57(2), 305–317.
<https://doi.org/10.7202/1104710ar>

Les Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Nice, 24 janvier 1986

Deux dates : 1938, 1955, voilà des moments importants pour moi. Dans les deux cas, je me suis jeté dans le courant, après avoir appris à nager, il est vrai. Dans le premier, j'ai quitté Irish & Maulson – les grands courtiers d'assurances de l'époque – pour fonder un bureau nouveau et, dans le second, un nouveau bureau. Dans le premier cas, je suis parti seul avec M^{me} Aurette Gervais (à qui je garde un souvenir bien reconnaissant) ; dans le second, nous étions sept à nous lancer dans l'aventure. Car ç'était une aventure, dans l'un comme dans l'autre cas.

305

Fort heureusement, grâce à un travail forcené de l'équipe, nous avons tenu. En fait, ce furent les deux pôles d'une expansion rapide, avec tous les avantages et les problèmes ordinaires.

28 janvier

Je sursaute en regardant ma montre, il est midi. Il faut dire que cette année, je me lève plus tard que d'habitude. Depuis mon arrivée à Nice, il n'est pas question d'être debout à six heures pour écrire, après avoir pris une tasse de thé et mangé deux biscuits. Pour le moment, fort heureusement, je dors tard, ce qui me permet de récupérer. Comme je l'ai déjà noté, il me faut pour cela au moins huit jours, après quoi je reprends ma vie ordinaire et mon allure normale.



Pour des raisons de budget, sans doute, le Centre universitaire méditerranéen est devenu le *Carrefour méditerranéen* et il a diminué beaucoup le nombre de ses réunions. C'est dommage, car j'allais y écouter d'excellents conférenciers, comme François Perroux, Alfred Sauvy, Leprince-Ringuet, et bien d'autres de même qualité intellectuelle. Je me rabattrai cette année sur d'autres sociétés, qui ont leurs poulains non sans mérite, il est vrai. Mon amie Marie Lanctôt trouve

bien étonnante cette recherche constante de la conférence, qui me possède comme une fièvre à certains moments ; c'est le goût de l'idée des autres qui m'intéresse et me fait aller entendre des gloses qui varient de l'histoire de l'empire napoléonien au sol de la Méditerranée et aux plantes qui en garnissent le fond.

306

Je recherche les idées des autres, qui me sortent du sport et de la politique dont on nous abreuve à la télévision, en cet hiver de l'an de grâce 1986. Après la traversée du désert vers Dakar, on nous a présenté, par exemple, la course folle des autos à Monte-Carlo, à travers les routes enneigées ou glacées de l'arrière-pays. Bientôt, il ne sera guère question à la télévision que de politique et des épreuves de cycle. Tout cela a pour moi un intérêt limité, comme aussi les parties de *foot* qui opposent les villes ou les pays avec des résultats qui, parfois, entraînent des bagarres n'ayant aucun intérêt sportif, bien au contraire.



Je viens de terminer *Le Cri de la chouette* de Hervé Bazin. Remarquable par l'écriture, le livre est un peu pénible à lire. Comment peut-on demander à Bazin de décrire autre chose que des caractères désagréables, des atmosphères pénibles, déplaisantes ? Mais comme il le fait bien !

C'est dans *Le Cri de la chouette* qu'il assiste à la mort de sa mère, qu'il a appelée Folcoche. Il est à côté d'elle, ce qui lui permet d'écrire : « Nous ne nous sommes pas aimés, ma mère, mais j'étais là pour votre dernier soupir, comme vous le fûtes pour mon premier ! » À mon avis, cette citation décrit l'homme, et surtout l'écrivain remarquable qu'il est encore, malgré son âge. Remarié à une jeune femme, il lui a fait un enfant, ce dont il n'est pas peu fier. Il le dit en toute simplicité, au cours d'une entrevue à *Apostrophes*.



Que les journalistes exagèrent parfois ! L'un d'eux titre son article : « Le dollar chancelle », durant la semaine du 18 janvier. Il est vrai qu'il a faibli récemment par rapport au dollar américain. À environ soixante-dix cents, il se rapproche étonnamment de ce qu'on appelait la *piastre à Lévesque*, à une époque où le parti québécois faisait

campagne. « Si vous le mettez au pouvoir et s'il réalise l'indépendance, vous aurez un dollar à soixante-neuf cents », affirmait-on.

Si notre monnaie a faibli après avoir déjà dépassé le dollar américain, la chute est due, je pense, surtout à notre déficit budgétaire et aux sommes considérables qui sont dépensées en Floride de janvier à mars, en hiver et de juillet à août, en été, par ceux qui, dans le premier cas, fuient le froid et, dans le second, vont chercher le soleil et les plaisirs de la plage. Si notre balance commerciale reste élevée, elle ne nous permet pas de faire face à la saignée que pratiquent les voyages des touristes et les placements individuels faits chez nos voisins.

307



J'ai demandé à l'économiste en chef de la Banque Nationale du Canada de me donner un article pour *Assurances*, sur cette entreprise que l'on vient de fonder pour faciliter le troc qui se pratique sur une grande échelle dans le monde. Les pays pauvres ont des matières premières et un grand besoin de fonds, ce qui les empêche de payer leurs achats en espèces. Ils acceptent de remettre en échange du papier, par exemple, du café, du cacao ou du sucre. Mais qui se chargera de trouver preneur pour leurs exportations au Canada, en échange de produits canadiens ? Qui verra à l'expédition, à l'assurance, à la livraison au client canadien et à l'expédition des denrées canadiennes offertes en échange ? C'est là qu'intervient l'intermédiaire, qui évitera au pays de payer en espèces. C'est le retour au troc pratiqué sur une grande échelle.

31 janvier

Pourquoi faut-il croire ou affirmer qu'un courtier d'assurances doit nécessairement être un être aux horizons bien limités, s'intéressant uniquement aux choses de son métier, à la courbe de ses ventes, à la naissance d'un bébé à Madame ***, aux épreuves sportives ?



Dans un livre de Jean Dutourd, paru aux éditions Flammarion, en 1986⁽¹⁾, on trouve ceci qui m'amuse : « Dans un petit bureau des éditions Gallimard, je m'escrimais à fabriquer des *Prière d'insérer* pour des ouvrages que je n'avais pas lus ». Cette phrase me rappelle

⁽¹⁾ *Contre les dégoûts de la vie.*

cet aimable plaisantin qu'était Bernard Valiquette. Ne m'a-t-il pas dit un jour : « J'ai pu d'autant mieux parler de votre livre que je ne l'avais pas lu ».

Comme il était agréable vers 1935 de fréquenter cette librairie Lévesque, rue Saint-Denis, où se retrouvaient les oeuvres de ceux qui, à l'époque, essayaient de présenter dans leurs livres cette société peu accueillante aux écrivains canadiens ! À l'époque, M. Athanase David faisait acheter par la Province une centaine d'exemplaires de chaque livre paru, au prix de cent dollars. Par la suite, ceux-ci étaient répartis entre les écoles et les bibliothèques, si je me souviens bien.

308

C'était celle où parut mon premier livre (vers 1935) : *L'Assurance contre l'incendie au Canada*. Un demi-siècle après, on rappela son souvenir dans un immeuble qui longtemps abrita de jeunes vierges sous la houlette des bonnes soeurs, et qui maintenant accueille les maîtres chargés d'étudier le droit comparé au Québec.

3 février

Un article de Jean-Paul Lallier, paru dans *Le Devoir* que nous venons de recevoir à Nice, parle de l'oeuvre que Claude Ryan devra accomplir dans le domaine de l'instruction. Personnellement, je me réjouis qu'on lui ait confié les destinées du Ministère. Il est l'un des ministres les plus intéressants de l'équipe. Il a le sens de l'administration et la formation pour comprendre le problème et pour lui apporter des solutions valables, pourvu que les syndicats veuillent bien le suivre. Par ailleurs, son parti a la majorité, ce qui lui permettra d'imposer ses vues.

Un peu plus tard, Monsieur Ryan nous décevra terriblement dans un cas particulier. Mais cela est une autre affaire.



Le mot *fan* a ses amis. Qu'est-ce qu'un *fan* ? C'est un partisan (en politique), un admirateur, un enthousiaste, un ami. *Fan* vient de *fanatique*. Comme bien des mots américains – je ne dis pas anglais, avec la différence que l'on sait, il a un sens assez élastique, variable d'un domaine à un autre. Il faut le reconnaître, mais pas nécessaire-

ment l'accepter. En France, cela fait bien de l'employer, même si certains, pris de scrupules, le mettent entre guillemets ou en italique.



Après le président de la république et l'Académie française, M. Jean Dutourd a protesté récemment contre un envahissement du français par le franglais ou, tout simplement, par l'américanisme. Il a raison. Les ravages du snobisme sont lamentables. À plusieurs reprises, je l'ai signalé dans mon journal ou dans cette chronique que je donne à la revue *Assurances* sous le titre d'« À la recherche du mot juste ». Un peu partout, on voit ou on entend des mots anglais, employés souvent dans un sens tout autre que celui qu'ils ont. En jetant un coup d'oeil sur le *Figaro Magazine*, je vois par exemple, en titre, « *Les fans de Barre* », c'est-à-dire les partisans. Comme on sait, Monsieur Barre n'est ni un boxeur, ni un coureur de fond, ni un joueur de rugby, mais un homme politique de grande réputation.

309



J'avais vingt-cinq ans, j'étais à l'emploi de la Banque de Montréal, sans toutefois être passé par la filière. Quand j'ai annoncé à mon chef de service que je désirais quitter la banque parce que, n'étant pas passé par d'autres services, je resterais collé dans mon coin, il me dit : « Avez-vous réfléchi qu'ainsi vous renoncerez à une retraite généreuse payable à partir de soixante-cinq ans ? ». Un peu irrespectueusement, je lui ai répondu : « Monsieur, si à vingt-cinq ans je songeais à la retraite, je serais bon à mettre à la porte car, ainsi, je montrerais une grande crainte de la vie et un lamentable manque d'initiative. »

Et je partis pour entrer chez Irish & Maulson où je devais être quatorze ans avant de fonder ma propre affaire.



J'ai rencontré par hasard, sur la promenade des Anglais, un Français paraissant bonhomme au premier abord. Nous avons fait quelques pas ensemble devant une mer splendide et si peu agitée que deux garçons intrépides s'y baignaient devant nous. Tout à coup, la conversation tomba sur les Arabes. Il est devenu alors tout à fait déchaîné. « D'ici dix ans, a-t-il affirmé avec force, ce sont eux qui mèneront la France si nous continuons à les laisser entrer à l'allure ac-

tuelle ». Il me montra une lettre écrite par un Maghrébin à sa femme, et qui célèbre l'hospitalité et la bêtise des Français qui les accueillent, lui et ses compatriotes algériens. La lettre est sans doute apocryphe, mais elle peut nourrir la haine de l'étranger que l'on pratique en France dans certains milieux où Noirs et Arabes pullulent.

310 « Personnellement, lui ai-je dit, je ne partage pas votre opinion, mais je vous signale que, bientôt, au Carrefour méditerranéen, M. Jean Raspail exposera un point de vue qui, sans doute, se rapprochera du vôtre, avec son titre : *Que sera la France en l'an 2050 ?* ». Pour moi, je partage le point de vue de certains, à savoir : qu'on ferme la porte à l'immigration, mais qu'on traite en Français ceux que l'on aura fait venir pour faire des travaux que ceux-ci ne voulaient pas faire, qu'on forme les jeunes non à l'arabe, mais à la française. Et qu'on renvoie chez eux ceux qui ne veulent pas s'y prêter. J'admets, cependant, que cela ne me regarde pas.

10 février

Dans le journal, on mentionne par ordre de réputation les grands économistes de France. S'y trouvent le nom de François Perroux, en troisième place, et celui de Raymond Barre, en sixième. Le premier a été à la fois maître de thèse de Jacques et le professeur de Raymond Barre ; ce qui a rapproché mon fils, ministre des Finances du Québec et M. Barre, premier ministre à l'époque du septennat de M. Giscard d'Estaing. C'est à ce moment-là que M. Barre était venu pour la nuit à la maison Trestler, à Vaudreuil, en route vers Québec. Madame Ouellette-Michalska en parle de bien curieuse manière dans son livre qui, grâce à Réginald Martel, dit-on, a obtenu le prix de l'Académie canadienne-française.

« Monsieur Parizeau et moi, nous nous sommes mésestimés », a-t-elle écrit à propos d'un entretien que nous avons eu dans mon bureau du *Coristine Building*. Peut-être pas ! Disons simplement que nous ne nous sommes pas compris.

Je ne peux et ne veux comparer les deux livres (le sien et le mien), car ils ne sont pas comparables. Le sien est d'une aimable fantaisie ; quant au mien, je me suis efforcé de lui donner une rigueur qui ne permet pas la fabulation, sauf quand la documentation est insuffisante à cause d'une famille qui se défend contre ce qu'elle croit être de l'indiscrétion.

1^{er} mars

Avant mon départ pour Nice, j'ai reçu un exemplaire d'un nouveau dictionnaire (*Canadian Encyclopedia*), publié, si je me rappelle bien, à Calgary. J'y ai trouvé mon nom. J'en aurais été heureux si ceux de mon père et de mon oncle Henri s'y étaient trouvés aussi. Je ne sais pas qui a fait le choix mais si l'on consacre une notice à Thérèse Casgrain, on fait de même pour Jos Montferrand. Comme on nous connaît mal au-delà de l'Ottawa ! Personnellement, quand j'y vais, j'ai vraiment l'impression d'être dans un pays étranger où on est malgré tout forcé de tenir compte du fait français, mais comme à contrecoeur.

311

J'ai demandé à Mademoiselle Dumont de faire une analyse des quatre volumes pour la Revue. Ce qui l'a frappé elle-même, c'est qu'on a cherché à présenter le milieu actuel au Canada français, mais un peu au hasard. Ce qui m'a valu d'être là, c'est sans doute un livre comme *The Establishment*, où Peter Newman me présente comme *Mister Insurance*. Or, ce qu'on dit de moi est partiellement faux et très incomplet.



En apprenant par ses voisins que son nom était dans le *Grand Larousse*, la grande actrice Mary Marquet se serait écriée : « On aurait pu m'avertir ! ». De mon côté, j'aurais aimé qu'on me remette le texte du nouveau dictionnaire canadien. J'y aurais supprimé les bavures et, surtout, j'y aurais fait mettre un mot au sujet de mon père, qui était doyen de la faculté de Médecine de l'Université de Montréal et de l'oncle Henri, qui a laissé sur la côte du Pacifique un souvenir tel qu'un navire canadien porte son nom, H.M.S. Dalpé-Parizeau. Mon fils Michel a pu constater à *Royal Roads* le respect qu'on portait à son nom dans la marine canadienne. Évidemment, on ne peut mentionner tout le monde et son père mais entre Jos Montferrand, homme fort et Henri D.-Parizeau, hydrographe de réputation, décoré après la dernière guerre pour les services rendus à l'Amirauté canadienne et anglaise, il faudrait faire une différence.

À côté de cela, il y a un bien bel ouvrage qui, une fois terminé, comptera une dizaine de volumes : le *Dictionnaire biographique du Canada*. Il est le résultat d'une collaboration du Canada anglais et du Canada français au niveau universitaire. J'ai noté une notice sur

Denis-Benjamin Viger, due en particulier, je pense, à Fernand Ouellet. Je ne partage pas son opinion sur la collaboration de Denis-Benjamin Viger avec sir Charles Mackenzie, gouverneur général du Canada. Ouellet tente d'expliquer l'attitude de Viger par l'ambition, alors que j'y vois le désir d'opposer à l'influence britannique un interlocuteur valable, à un moment critique où les Canadiens réclamaient la responsabilité ministérielle. L'Angleterre ne devait l'accorder que deux ou trois ans plus tard, après le départ de Viger et après la chute du ministère qu'il avait tenté de former.

312



Les boiseries du château Ramezay sont magnifiques, comme aussi cette commode Louis XVI. Comment ce meuble est-il parvenu là ? Comment a-t-il échappé à la vente du mobilier qui a dispersé en Europe les oeuvres accumulées et que l'on a cédées à qui en voulait pour essayer de créer un trésor de guerre au gouvernement nouveau ? Ou vient-il de quelque antiquaire qui l'a trouvé dans un château lointain, négligé par le progrès ? Je serais bien curieux d'en savoir l'histoire à travers ses divers propriétaires. Je l'ai comparé tout à l'heure à un autre que M^{me} Mary Marquet avait dans son appartement de Paris, dernièrement. Ce dernier était-il authentique ou d'une autre époque ? Mais quelle différence il y avait entre les deux : l'un est décoré d'appliques de cuivre légères, jolies, gracieuses, tandis que l'autre est alourdi par des ornements de cuivre également, mais beaucoup moins jolis.

Dans ce livre que j'ouvre par hasard, la grande actrice Mary Marquet signe ses souvenirs sous le titre de *Tout n'a peut-être pas été dit*. En effet, j'y trouve bien des choses inattendues et étonnantes sur certains hommes politiques, ses contemporains, avec qui elle s'est adonnée à l'oeuvre de chair, nous dit-elle sans honte aucune, comme une chose bien normale.



M. Raymond Barre joue en ce moment un bien curieux rôle. Tout en reconnaissant la nécessité de l'union dans l'opposition, il ne se range pas carrément avec M. Chirac et avec M. Giscard-d'Estaing. J'ai eu l'impression qu'il se garde pour les élections présidentielles de 1988, tout en accordant de l'importance aux législatives de 1986. Voudrait-il se présenter contre M. Mitterrand, sinon

comme un homme neuf, du moins comme le candidat qui viserait plus haut que d'être l'homme du gouvernement dont il a déjà été, à titre de premier ministre ? Les jeux de la politique déplaisaient fort au général de Gaulle. Comme je le comprends !

4 mars

J'ai eu hier, à l'hôtel des Postes, un exemple du gaspillage de temps dans un service public. Un homme d'une quarantaine d'années a une pile d'enveloppes devant lui. Pendant une heure, son travail consiste à y inscrire un message avec un tampon. Mais un pareil travail devrait être fait par un messenger ou par l'imprimeur ! Si j'étais pendant tout ce temps au bureau du télex municipal de Nice, c'est que je tenais à ce que mon message à M^{me} Boissonnault soit bien exact. J'ai fort bien fait de tenir le coup, car si dans l'adresse du docteur Guillaumat on avait bien mis le numéro de la zone postale, on avait omis le nom de la ville (Paris).

313

Pourquoi ai-je envoyé un exemplaire de *Joies et deuils d'une famille bourgeoise* au docteur Guillaumat ? C'est tout simplement parce que celui-ci est un grand spécialiste de Paris et que mon père a rappelé dans le livre ses études à Paris, quand il préparait ses cours et ses examens assis dans un canot d'écorce, qu'un de ses maîtres avait rapporté du Canada et qu'il lui avait donné. Mon père a gardé un souvenir extraordinaire de cette époque où il alternait le canotage sur la Seine avec les promenades à bicyclette sur les routes non encore encombrées des environs de Paris. C'est en Bretagne et en Normandie, par exemple, qu'il a passé certaines de ses vacances. Il arrêtait le midi et le soir dans des auberges où le couvert et le lit étaient à un prix abordable pour un étudiant.



M. Couve de Murville sera candidat au Sénat. Il y sera élu sans doute plus facilement qu'à la Chambre où, il y a quelques années, il n'avait pas pu entrer après avoir été défait par un candidat obscur, qui s'était donné la peine de faire du porte à porte. Comme doit être assommante cette manière de procéder en temps d'élection ! Ma belle-fille Alice en sait quelque chose car, chaque fois que son mari s'est présenté comme député, elle s'est astreinte à cette tâche obscure, mais efficace.

M. Couve de Murville est un grand bonhomme de la politique ; il a remplacé M. Georges Pompidou comme premier ministre du général de Gaulle, mais il n'a rien de rigolo. Il a le type du pasteur protestant, venu rappeler à ses fidèles que la vie n'est pas faite que de joies. . . J'exagère sans doute ; mais je n'en suis pas sûr, car je le juge par ses apparitions à la télévision et l'effet qu'il produit au premier abord. Le Général avait pour son collaborateur une grande estime puisqu'il l'invita à remplacer M. Georges Pompidou qui, cependant, avait auprès du peuple un prestige tel qu'il fut président de la République après le départ du Général.

314



Aux journées consacrées aux voyages dans l'espace par l'Académie des sciences de Paris, on a conclu ainsi, semble-t-il :

« En apesanteur, le corps humain subit de très nombreuses modifications. Elles affectent principalement le squelette, le système cardio-vasculaire et le système régulant, sur terre, le sens de l'équilibre. De retour, une rééducation est nécessaire. »

Jusqu'ici, on ne nous avait pas tout dit à propos des voyages interplanétaires, dans l'enthousiasme du moment. Et Dieu sait qu'il était justifié ! Si l'exploit était extraordinaire au strict point de vue physique, il avait des conséquences sur l'homme qui y prenait part. Tout avait été prévu sauf cet aspect particulier de l'opération. Dans l'avenir, on lui accordera sans doute une plus grande importance. Parviendra-t-on à empêcher l'effet nocif sur l'homme ? On le tentera, mais y réussira-t-on ?

26 mars

Hier, nous allions déjeuner au *Scampi d'or* avec les Jean Pardy ; nous en avons profité pour aller au musée Fernand Léger, situé à peu de distance de la butte sur laquelle est construit le vieux bourg de Biot. Ce jour-là, le musée était dans toute sa splendeur, sous un ciel bleu et un soleil vif. A côté de la collection régulière des grandes toiles de Léger, il y avait une exposition spéciale consacrée à Braque. On n'y trouve peut-être pas les meilleures toiles de Léger, mais une variété assez grande pour juger l'oeuvre du grand peintre ; ou, tout au moins, pour apercevoir sa manière que la mécanique, sous toutes ses formes, a inspirée.

Jean Palardy a connu Fernand Léger à Montréal et l'a présenté à M^{me} Louise Gadbois, où il fréquentait assidûment à un moment où le peintre est venu à Montréal, durant la dernière guerre. C'est là, je pense, que Palardy a amené le père Couturier, qui habitait Montréal à ce moment-là. Ailleurs, c'est à ce moment-là également que Jean Palardy avait connu le docteur Bethune. Celui-ci l'avait pris en amitié et lui avait annoncé son intention de quitter l'hôpital Royal-Victoria, dont les administrateurs n'aimaient pas ses idées politiques. Il allait alors à l'hôpital du Sacré-Coeur où les bonnes soeurs voulaient bien fermer les yeux sur ses opinions politiques pour ne reconnaître en lui que sa grande valeur de chirurgien. Il y restera jusqu'au moment où il décida d'aller en Espagne ; la bataille y faisait rage entre les troupes républicaines et celles de Franco. Un monument, à l'angle du boulevard de Maisonneuve et de la rue Guy, rappelle le souvenir du docteur Bethune. Avec celui d'Édouard Montpetit à l'Université de Montréal, il est un des rares monuments contemporains, l'usage s'étant perdu, semble-t-il, d'élever une statue figurative à un contemporain qui a bien mérité de la Patrie. Si le docteur Bethune a surtout rendu de grands services à la Chine à un moment terrible de son histoire, on a voulu rappeler, à Montréal, ce qu'il a été en Espagne d'abord, puis en Chine. Malheureusement, le monument est un peu écrasé par les immeubles environnants. Et s'il est en marbre blanc, il semble être en sucre. Il rappelle le souvenir d'un être généreux qui a rendu service dans des circonstances pénibles, avec un minimum de moyens et dans des conditions difficiles.

315

27 mars

Je suis passé à côté de bien des choses sans les voir. Germaine me rappelle qu'Aznavour est venu à plusieurs reprises à Montréal avant d'être célèbre. C'était à l'époque où il était accueilli par Henri Letondal, par exemple. Je ne me rappelle rien de cette époque, car j'étais pris par mes affaires, ma revue, mes cours, mes travaux. . . et ma famille.

Ce soir, Charles Aznavour est sur *Antenne 2*, il ne chante que des chansons d'autrefois. Il y excelle. À un moment donné, il mentionne les années où il est venu au Canada avec Pierre Roche, qui a épousé Ginette Letondal, me dit Germaine, dont la mémoire est aussi fidèle que la mienne l'est peu.

Nous avons devant nous un Aznavour grisonnant, à la figure ravinée, mais qui sait encore chanter et nous le démontre. Mais pourquoi tous ces accessoiristes ? Est-ce pour sacrifier au goût du jour qui cherche le bruit avant tout ? Je suis de plus en plus souvent dans le train des doublés. Je m'en rends compte et je l'admets en toute simplicité.



316 Dans *Tout n'est peut-être pas dit*, Mary Marquet raconte que vers la fin de la guerre de 1939, son amie Édith Piaf s'était acheté un petit hôtel à Paris. Comme elle ne pouvait avoir le charbon voulu pour le chauffer, elle s'était réfugiée simplement dans une maison close voisine, où on était bien au chaud. C'est là que son amie l'avait invitée à dîner un soir. C'est dans un établissement de ce genre que mon ami *** trouva une chambre chauffée la première fois qu'il se rendit à Paris après la libération, pour faire l'inventaire de ce que les Allemands avaient laissé de sa firme, après leur départ. Il n'y est pas resté longtemps parce que, rapidement, les grands hôtels purent recevoir plus confortablement leur clientèle d'avant l'occupation. Faut-il se voiler la face ? Pas du tout, mais j'avoue que je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'à demander à mon ami s'il s'était contenté d'y coucher bien sagement.



Dans ses *Mémoires*, Pagnol se propose de descendre à Marseille, ce qui fait bien rire nos amis parisiens. « Pour nous, gens du Sud, note le mémorialiste, on dit couramment : monter à Paris et descendre à Marseille, en nous basant sur la carte. »

Au Canada, c'est le fleuve qui nous guide. C'est ainsi que l'on a eu le Haut et le Bas-Canada. On dit également descendre à Québec ou monter à Montréal, en se rappelant dans quel sens le fleuve coule.



Après sa défaite aux dernières élections, le Parti communiste se réunit à Paris pour une analyse de la situation et la mise sur pied de réformes. Sans doute appuyé par Moscou, Georges Marchais s'en tire sans trop de mal. Le caricaturiste du *Monde* lui fait résumer ainsi

les discussions : « Nous avons décidé de changer les lustres et les moquettes. . . »

Comme sont amusantes certaines de ces caricatures, qui en disent plus long qu'un long article !